

réservé. Cette retraite fut si habilement exécutée que les Espagnols ne s'en aperçurent pas. Calleja, furieux en apprenant la fuite de ses ennemis, massacra dans la ville abandonnée ceux qui n'avaient pu s'échapper.

Les années 1812 et 1813 furent ainsi signalées par les succès progressifs des insurgés. A la fin de 1813, ils occupaient les défilés, les mines et la campagne, de façon que presque toutes les villes du Mexique étaient autant de prisons d'où les Espagnols ne pouvaient sortir, sans tomber entre les mains de leurs ennemis. Le 23 décembre 1813, l'armée indépendante fut battue à Santa-Maria près de Valladolid, où elle fit une médiocre contenance. Quelques jours après, le 5 janvier 1814, elle fut complètement mise en déroute au combat de Puruaran, grâce à l'épaisseur d'un brouillard. Matamoros, fait prisonnier à cette fatale journée, fut mis à mort. Je reviendrai sur cette exécution et sur celle de Miguel Bravo; maintenant, pour ne pas interrompre ce récit, je dois parler de ces revers qui présageaient de grands désastres. Lorsque l'insurrection triomphait, Morelos rêva de constituer un gouvernement populaire et régulier; il eut le tort de le réaliser aussitôt; n'allait-il pas se donner des maîtres? Un congrès, composé de douze députés élus par les provinces qui s'étaient déclarées pour la révolution, ouvrit sa première session à Zitacuaro dans la province de Valladolid le 13 septembre 1813, et s'intitula — Assemblée nationale. A peine ce nouveau pouvoir discutant fut-il élevé à côté du pouvoir agissant, qu'il resserra les facultés de celui-ci, et contraria ses opérations. Dès lors le mouvement révolutionnaire sembla s'arrêter; la décadence du parti national commença et les troupes insurgées, trop dispersées, furent battues en détail.

Morelos paya cher cette faute qu'il ne commit d'ailleurs que pour donner une sorte d'autorité aux actes de l'insurrection. Ce congrès, inquiété bientôt par les armes victorieuses des Espagnols, se vit obligé de fuir de ville en ville, traqué par Calleja. Morelos le protégea par son petit corps

d'armée; placé à l'arrière-garde, il fait face à ses ennemis et les combat avec une rare audace. Calleja s'empara de Zitacuaro, la brûla et défendit de la reconstruire, pour terrifier, par cet exemple, les autres villes qui eussent été tentées de se révolter. Arrivée à Chipalcingo, l'assemblée nationale acheva la constitution et proclama l'acte de l'indépendance du Mexique; mais cette indépendance n'était que trop fictive. Calleja envoya la constitution mexicaine au conseil royal qui la fit brûler par les mains du bourreau.

En 1815, le colonel Iturbide, créole de l'armée de Calleja, avait été, par une marche habile et rapide sur le point de saisir le congrès mexicain; Morelos, pour mettre les députés en sûreté, entreprit son expédition de Tehuacan, dans la province de Puebla, où Teran avait déjà rassemblé des forces imposantes. Le prêtre soldat n'était accompagné que de cinq cents hommes pour faire plus de deux cents kilomètres à travers un pays occupé par les troupes royalistes. Il espérait, il est vrai, être rejoint par Teran et Guerrero; mais ses courriers furent interceptés, et ces deux généraux ignoraient la situation de leur chef. Les Espagnols croyant que ses forces étaient plus considérables, n'osèrent pas l'attaquer jusqu'à son arrivée à Tesmalucan, où des espions, sinon des traitres, s'empressèrent d'avertir secrètement don Emmanuel Concha, commandant espagnol le plus voisin, du petit nombre de troupes commandées par le fameux curé révolutionnaire.

Le lendemain matin, 5 novembre 1815, Morelos, qui se croyait en sûreté, fut très surpris de voir déboucher des montagnes environnantes deux corps de royalistes qui venaient l'attaquer. Il ordonna de suite à son lieutenant Nicolas Bravo de continuer sa route avec ses troupes, pour servir d'escorte au congrès: — « Pourvu que le congrès soit sauf, dit-il, ma vie n'a pas d'importance. » Puis, voulant retarder la marche des Espagnols, il resta seul avec cinquante hommes qui se sauvèrent aussitôt que le combat devint un peu vif.

Morelos à Tesimalucan n'était plus l'homme de Cuautla. Dégoûté de la vie par les difficultés qu'il rencontrait pour assurer l'indépendance de son pays et par des revers sanglants, il désirait sacrifier son existence à sa cause et finir ses jours d'une manière digne des commencements de sa carrière militaire. Il ne voulut pas se sauver. Les royalistes qui n'osaient pas d'abord s'approcher de lui le traitèrent brutalement dès qu'il fut couvert de chaînes et le conduisirent auprès de leur général. Concha le reçut avec distinction et l'emmena à Mexico pour y être jugé. La population courut au devant du prisonnier jusqu'à San-Augustin de Las Cuevas pour regarder ce vaincu, dont le nom avait été si longtemps la terreur de ses ennemis. Morelos resta froid devant cette curiosité malveillante, comme il demeura impassible pendant sa condamnation à mort. La publicité donnée à sa dégradation ecclésiastique fut la seule chose qui l'affecta. Le 22 décembre, Concha le conduisit à l'hôpital de San-Cristobal, où devait avoir lieu l'exécution. Morelos dîna avec le général espagnol, le remercia de ses bontés, l'embrassa, se confessa et marcha avec la plus parfaite sérénité vers l'endroit où se trouvaient les soldats qui devaient le fusiller. Il se mit ensuite à genoux en disant ces mots : — « Seigneur, si j'ai fait le bien, vous le savez ; si j'ai fait le mal je recommande mon âme à votre miséricorde. » Cette prière achevée, il s'attacha lui-même le mouchoir sur les yeux, donna le signal du feu, et tomba mort en priant pour son pays.

La mort de Morelos jeta la consternation dans le parti de l'indépendance, car chacun comprit la perte que venait de faire cette cause qui s'était, pour ainsi dire, incarnée en lui. Redouté par ses ennemis, estimé de tous pour sa bravoure, sa droiture, la noblesse et la loyauté de son caractère, supérieur sur les champs de bataille, sage dans les conseils, Morelos faillit réaliser l'indépendance de son pays. Il sut dominer les rivalités ambitieuses des chefs de son armée, organiser l'unité d'action qui doublait la force en disciplinant les intérêts individuels ; quand il mourut, la confusion se mit

dans les idées, et la dissidence parmi les généraux, aussi, le prestige dont les insurgés avaient été entourés sous le chef habile qu'ils venaient de perdre disparut à tout jamais. Quoiqu'il se crût parfois obligé d'agir sévèrement envers les vaincus, Morelos n'était point sanguinaire ; le seul trait de sanglantes représailles qu'on lui reproche est d'avoir fait mettre à mort deux cents soldats espagnols qu'il avait offerts en échange de la vie de son ami, le curé Matamoros. Nicolas Bravo fut plus généreux. Un jour il apprend que son père est au pouvoir de Calleja qui va le faire fusiller. Pour obtenir la vie du condamné, Bravo offre la liberté de trois cents prisonniers espagnols. Le vice-roi répond en faisant exécuter le père du jeune officier. Celui-ci en recevant cette affreuse nouvelle veut se venger, mais le tableau lugubre de la boucherie qu'il préparait le révolte. Comprenant que de pareilles actions déshonoraient la cause de l'indépendance, il met en liberté les prisonniers et leur dit : — « Allez, ne restez pas une minute ici, de peur que l'envie ne me revienne de venger mon père. »

Parmi les autres victimes de cette guerre je citerai :

Miguel Bravo qui périt de la main du bourreau à Puebla. Lorsque Morelos apprit sa mort, bientôt suivie de la capture de Matamoros, il s'écria : — « J'ai perdu les deux bras ! » Victoria, Guerrero, Teran eurent le bonheur de voir l'indépendance de leur patrie, après de nouveaux combats et de nouvelles souffrances. Le congrès institué par Morelos ne tarda pas à être dissous, et cette dissolution généralisa le désordre. Je passerai sous silence les décrets sanguinaires et la conduite barbare, jusqu'à la férocité, du vice-roi Calleja et des généraux Cruz, Truxillo et autres qui se signalèrent à cette époque ; je préfère esquisser rapidement l'histoire des hommes qui prolongèrent la lutte contre les Espagnols jusqu'à la défection d'Iturbide.

Après Morelos, le seul général influent qui restait pour continuer la guerre de l'indépendance, c'était Victoria ; mais en 1816, deux divisions espagnoles, commandées par Myarès

et Apodaca, débarquèrent à Vera-Cruz, et poursuivirent les troupes de Victoria avec tant d'énergie que, malgré ses efforts désespérés, il fut obligé de remettre l'épée au fourreau. Ses soldats furent pris, tués ou découragés. Le zèle des Mexicains pour l'insurrection s'était usé ou ralenti, les habitants des villes et des villages refusaient de fournir des vivres aux insurgés; le général se voyait abandonné de tout le monde; un jour enfin il se trouva complètement seul. Alors, refusant le rang et les récompenses que lui offrait Apodaca pour sa soumission, il résolut de se retirer dans les campagnes et les forêts de la province de Vera-Cruz. Apodaca, craignant qu'il ne sortit de sa retraite, envoya mille hommes par petits détachements pour le chasser comme une bête fauve, avec l'ordre de brûler tous les villages qui lui donneraient asile ou secours. Ces rigueurs effrayèrent tellement les Indiens qu'ils se sauvaient à l'approche de Victoria ou couraient le dénoncer aux Espagnols. Après six mois d'une chasse pareille, on répandit le bruit de sa mort qui fut officiellement accrédité par la *Gazette de Mexico*.

Les épreuves fabuleuses endurées par ce général ne se terminèrent pas avec la cessation des poursuites dirigées contre lui. Souffrant de la nudité comme de la faim, il ne pouvait guère se nourrir qu'avec des fruits sauvages; en hiver, ces fruits lui manquant, il finit par s'habituer à rester trois et quatre jours sans nourriture. Lors de la révolution d'Iturbide, deux Indiens allèrent à sa recherche et finirent par le trouver au bout de deux mois; mais en le voyant ils en eurent peur et s'enfuirent. Victoria, qui n'était plus qu'un fantôme cadavéreux, les fit revenir en les appelant à différentes reprises. Ceux-ci le conduisirent dans leur village pour lui prodiguer les soins dont il avait un si grand besoin. La nouvelle de sa réapparition se répandit dans tout le Mexique avec la rapidité de la foudre; d'abord on en douta, car on le croyait réellement mort; mais lorsqu'on sut que le général Guadalupe Victoria vivait encore, les patriotes accou-

rurent au devant de lui et l'accueillirent avec un enthousiasme frénétique.

Le padre Torrès, curé de Cuchilinga, petit village de la province de Valladolid, n'était qu'une misérable copie d'Hidalgo, moins le despotisme. Sa carrière militaire nous révèle la voie dans laquelle était entrée la révolution, si peu de temps après la mort de Morelos. L'ignorance, l'égoïsme, l'imprévoyance, la haine de tout étranger dominant dans les conseils et dans les actes de tous les chefs. Torrès quitta son presbytère, avec un certain nombre de ses paroissiens, après avoir mis le feu à sa maison, pour y brûler un détachement espagnol qui l'occupait. Les soldats s'étaient conduits en conquérants pendant leur séjour à Cuchilinga, et Torrès, pour assurer le succès de sa vengeance, les avait enivrés, de sorte qu'ils dormaient du sommeil de l'ivresse lorsqu'ils furent brûlés pendant la nuit.

Lorsque le padre Torrès devint maréchal de camp dans l'armée indépendante, l'insurrection avait déjà perdu le caractère du patriotisme qui la fit naître; des mulâtres, des laboureurs, les hommes les plus grossiers et les plus ignorants, commandaient des bandes, s'intitulaient colonels, généraux, imposaient leur domination par la force, pour s'enrichir et satisfaire leurs passions. Les hommes de principes, de talents et d'éducation n'étaient plus respectés; on appelait leurs efforts pour établir l'ordre: — tendances au despotisme; insultés, menacés dans leur vie, ils voyaient leurs propriétés arbitrairement confisquées, sous prétexte d'intérêt public. N'osant plus résister à leurs tyranniques oppresseurs, découragés par la stérilité de leurs tentatives au milieu de ce chaos, ils préférèrent la dépendance des Espagnols à l'effroyable anarchie des indépendants. Torrès, par son ineptie et ses excès, devait terminer en 1818 le mouvement de l'insurrection mexicaine commencé en 1810. Homme médiocre en dehors du champ de bataille, il ne fit servir son pouvoir que dans l'intérêt de ses passions jalouses et de son ambition vulgaire; il ne sut pas ou ne voulut

pas relever la cause de l'indépendance de l'état où elle était tombée.

Nommé généralissime, il établit sa retraite dans la forteresse de Los-Remedios, située à soixante-quinze kilomètres environ de Guanajuato. C'était de là qu'il lançait ses décrets despotiques, qu'il souriait de la terreur inspirée aux crédules Mexicains par son nom et ses ordres. Quand les Espagnols reprenaient un bourg, une ville, ils fortifiaient et barricadaient toutes les maisons en prévision des tentatives d'attaques. Pour obvier à cet inconvénient, Torrès fit raser un grand nombre de bourgs et de villages qui se trouvaient dans le rayon de son commandement, sans réfléchir qu'il faisait ainsi plus de mal aux siens qu'à l'ennemi. Un jour il envoya l'ordre aux habitants de Puruandiro de ramasser leurs effets et leurs meubles, dans un laps de temps de trois heures, et de mettre eux-mêmes le feu à leurs propres demeures. Ces malheureux demandèrent un sursis; aucune réponse ne leur fut rendue, mais au bout de trois heures, Torrès fit son entrée dans le village à la tête de soldats armés de torches, ceux-ci se répandent dans les rues, mettent le feu aux maisons et ne se retirent que lorsque le village est un monceau de cendres! De tels actes n'ont pas besoin de commentaires; ils flétriraient la plus sainte des causes.

Le 11 avril 1817, Xavier Mina, neveu du guerillero espagnol Espoz y Mina, débarqua à Soto la Marina, petit port situé à cent quarante kilomètres environ au nord de Tampico. Il avait recruté à New-York, à Baltimore et dans plusieurs autres villes des États-Unis, sept à huit cents Américains, Espagnols et Français, dont plus du tiers mourut en route. Parmi les Français se trouvaient Adrien Woll, vélite lancier dans la garde, sous l'empire, puis capitaine adjudant-major dans l'armée de Paris, en 1815, et Jean Arago, frère de l'astronome. Mina s'était ménagé des intelligences à Soto la Marina et devint maître de ce port sans effusion de sang. La guerre de l'indépendance au Mexique,

en 1810, l'avait exalté; il résolut de venir en aide à ce peuple, et ce fut dans cette intention qu'il débarqua, comme on l'a vu, sur les côtes du golfe.

Il apprit, à son arrivée, que le soi-disant congrès national, composé d'avocats, de bacheliers et de muletiers bavards, ineptes, nommés par eux-mêmes, pour la plupart, avait été une réunion ridicule, sans discipline et sans dignité, transportant ses séances partout où elle se trouvait, dans les bois, aux bords des rivières, dans les plaines ou sur les montagnes, suivant les généraux, promulguant une foule de décrets dont l'inopportunité entravait les opérations militaires et avait causé la perte de Morelos. Il apprit que Térán, fatigué d'être harcelé par ce congrès, l'avait dissous et remplacé par un « directoire exécutif, » composé de trois membres dont Térán avait été le principal sinon l'unique; mais comme chaque chef travaillait pour son propre compte, le vice-roi profita de cette mésintelligence, fit investir Tehuacan où se trouvait Térán, le contraignit à capituler et à se rendre prisonnier. Il apprit, enfin, que le padre Torrès, voulant rendre son autorité plus durable, avait créé un semblant de gouvernement, composé d'un président, de deux membres et d'un secrétaire de la guerre. La réalité du pouvoir résidait tout entière dans les mains de Torrès. Ses créatures gouvernaient les districts qui s'étendaient sous sa domination. Ces petits tyrans écrasaient de vexations et de mesures arbitraires ceux qu'ils devaient protéger; ils faisaient maudire le nom de l'indépendance, tandis que leur chef, enfermé dans une excellente forteresse, exerçait de son côté, sans crainte de représailles, les actes les plus despotiques.

Ces affligeantes nouvelles ne découragèrent pas Mina, il prit aussitôt le parti de rejoindre les troupes insurgées des provinces de Guanajuato et de Valladolid, de réunir les chefs en un grand conseil et de relever l'insurrection mourante. Un pareil projet semblait insensé, car, pour le réaliser, Mina devait, avec trois cents hommes et sans res-

sources pécuniaires, traverser les États de Tamaulipas, de San-Luis Potosi, le sud de Zacatecas et battre constamment les troupes espagnoles. Il n'hésita pourtant pas devant les difficultés de cette entreprise. Avant son départ pour l'intérieur, le général royaliste Arredondo, à la tête de quinze cents hommes, vint l'attaquer près de Santander. Mina se jeta sur les troupes espagnoles avec une telle impétuosité qu'il répandit la confusion dans leurs lignes et les obligea à battre en retraite.

Le 24 mai 1817, il se met en marche avec ses trois cent-huit compagnons; quinze jours après il se trouve aux environs de Valle del Maiz et défait un corps de cavalerie envoyé pour lui barrer le passage. Sa petite armée trouva dans cette ville un soulagement aux misères subies pendant la route, et des provisions de toutes sortes. Mina ne s'empara que de l'indispensable. Le 10 juin, il reprit sa marche. Ce jour-là, on vint lui dire que le commandant Arniman, avec sept cents fantassins et une nombreuse cavalerie, le poursuivait. Il fit aussitôt précipiter le pas à ses compagnons, et le 14 au soir, ils arrivèrent tous accablés de fatigue et de chaleur à l'hacienda de Petotillos. Le lendemain, à la pointe du jour, les sentinelles crièrent : — Alerte ! l'avant-garde de l'ennemi n'est plus qu'à deux milles. Mina, sans perdre son sang-froid, ordonne à cent soixante-deux des siens de gravir une éminence contiguë à l'hacienda; puis, laissant ses troupes harassées se reposer un peu, il s'élançe sur l'avant-garde avec ses cent soixante-deux hommes et la met en déroute. Les fuyards reviennent bientôt à la charge, soutenus par les sept cents soldats d'Arniman. Mina, voyant alors une certaine hésitation se manifester dans la poignée d'hommes qu'il avait avec lui, jette le fourreau de son épée qui pendait à sa ceinture, et s'écrie : — « Je ne veux pour fourreau que la poitrine des Espagnols. » — Ces mots, l'air enthousiaste avec lequel ils sont prononcés, raniment les siens; la baïonnette au fusil, ils s'élançant une seconde fois sur l'ennemi et le mettent complètement en déroute.

Après ce merveilleux fait d'armes, Mina continue sa marche, arrive devant la ville de Real del Piño, dans la province de Zacatecas, il la somme de se rendre; mais elle refuse. La prendre de force était difficile, il la prit par ruse, à la faveur d'une nuit obscure, orageuse. Un butin considérable récompensa la petite armée de ses fatigues. Le colonel D. Cristobal Noba, commandant un corps de cavaliers mexicains, rencontra Mina peu de temps après cet exploit et le conduisit à la forteresse de Sombrero, occupée par les indépendants. C'était le 24 juin, par conséquent, en un mois le jeune guerillero de la Navarre avait fait deux cent cinquante lieues dans un pays ennemi, livré trois batailles et perdu seulement quarante hommes!

Torrès et ses lieutenants conçurent aussitôt un sentiment de jalousie contre ce chef, déjà célèbre, qui venait d'Europe à leur secours avec une poignée d'intrépides aventuriers. Ils prévirent que celui-ci les éclipserait bientôt par l'éclat de ses succès et de ses talents militaires; ils le considérèrent comme un intrus qui venait leur ravir l'honneur d'une entreprise qu'ils étaient incapables de mener à bien et résolurent secrètement de contrarier tous ses plans. A peine arrivé au fort de Sombrero, Mina avait demandé une sorte d'assemblée générale pour aviser ensemble aux mesures à prendre. Torrès s'y rendit avec ses principaux chefs et loin de revenir de ses préventions, il changea sa jalousie en animadversion. Il ne laissa pourtant pas paraître ses dispositions hostiles, au contraire, il accabla Mina de marques d'amitié et lui promit même un contingent de six mille hommes. — « Six mille hommes! s'écria Mina ravi; avec une telle force, je pourrais marcher sur Mexico et m'en emparer! » — Hélas! il ignorait encore à quelles gens il avait à faire.

Après un repos indispensable de quatre jours, le jeune général brûlait de se mesurer de nouveau avec l'ennemi. L'occasion se présenta le 28 juin. Un corps de sept cents Espagnols, commandés par le colonel Castaños, fit un mou-

vement dans la direction de Sombrero. Castaños, un des plus braves officiers royalistes, était cruel comme Calleja, surnommé — « le boucher d'hommes ». — La terreur, les larmes, le sang le suivaient partout. Mina court à sa rencontre avec deux cents hommes d'infanterie et quelques chevaux, le rejoint à San Juan de Los Llanos et l'attaque avec sa vigueur habituelle. Les Espagnols se défendirent vaillamment. Au premier rang combattait Castaños. Au moment où les artilleurs, faute de mitraille, allaient cesser le feu de leurs pièces. — « Enfants ! leur cria Castaños, apportez la caisse, si nous n'avons plus de mitraille, nous avons des piastres. » — Aussitôt, les coffres sont jetés à terre, défoncés, et les canons bourrés de piastres. Malgré cette singulière prodigalité les Espagnols furent défaits, et Castaños fut tué avec près de cinq cents des siens. Le lendemain, les piastres ramassées vinrent grossir la bourse des compagnons de Mina, qui firent ensuite un butin de plus d'un million, en prenant l'hacienda de Jaral, située à vingt lieues au nord de Guanajuato, et qui appartenait au marquis de Moncade, le plus riche propriétaire de la Nouvelle-Espagne.

Ces succès ne pouvaient pas durer longtemps en présence de l'abandon et, il faut bien dire le mot, de la trahison des chefs patriotes. Les Espagnols qui occupaient Léon résolurent d'attaquer Mina dans sa forteresse. Le 30 juillet, le général D. Pasquale Linan vint en faire le siège avec trois mille cinq cents hommes, deux obusiers et dix pièces d'artillerie. Les assiégés étaient au nombre de neuf cents personnes, y compris les paysans et les femmes qui s'y étaient joints précipitamment. Le bombardement commença le lendemain, dura trois jours et fut suivi d'un assaut infructueux. Le manque de vivres et d'eau mit bientôt la garnison au désespoir. Le padre Torrès fit semblant de venir à l'aide des malheureux assiégés, mais étant tombé dans une embuscade aux environs de Silao, où ses soldats furent battus, il revint précipitamment à Los Remedios sans rien tenter de

nouveau pour porter des secours à celui qu'il regardait comme un rival. Mina, en proie aux pensées les plus poignantes, vit que la chute de Sombrero était inévitable, si l'on ne venait pas à son secours ; il se décida à l'aller chercher lui-même. A la faveur d'une nuit obscure, suivi de trois aides de camp, il s'engagea dans un défilé, trompa la vigilance des sentinelles et parvint à s'échapper. Il eut bientôt la déception d'apprendre le mauvais vouloir des chefs patriotes. Le cœur ulcéré par l'hostilité flagrante de ceux pour lesquels il s'était engagé dans tant de périls, il envoya l'ordre au colonel Young, qui commandait en son absence, d'obtenir des Espagnols une capitulation aussi avantageuse que possible. Le général Linan promit seulement la vie sauve. Le 18 août, les assiégés, aux trois quarts morts de faim et de soif, peuvent à peine se traîner ; ils défilent lentement devant les Espagnols en s'appuyant les uns contre les autres. Tout à coup, les soldats rompent leurs rangs et massacrent ces groupes affamés, ces spectres qui croyaient à l'honneur de Castille ; les blessés demeurés dans l'ambulance furent égorgés sur leur lit. Quelques individus pourtant échappèrent à cette boucherie.

Mina, indigné, mais non point abattu, jura de prendre sa revanche. Torrès, sommé de lui fournir les forces qu'il lui avait promises, lui réunit huit à neuf cents pillards, poltrons, mal armés, embarrassés de femmes qui les suivaient partout, et sans aucune discipline. Avec cette horde, bien différente de ses courageux compagnons, il s'empara de San-Luis de la Paz, échoua dans son attaque de Guanajuato et dut se sauver seul au rancho de Venadito. Il lui restait trente cavaliers et quarante fantassins, mais les Espagnols avaient perdu sa piste et ne savaient où le trouver. Il fut trahi comme Hidalgo, comme Morelos, comme tant d'autres. Arrantio, qui le poursuivait depuis Guanajuato, apprend le lieu de sa retraite ; il donne à ses soldats l'ordre de sauter en selle et les fait marcher toute la nuit pour arriver à l'aurore au Venadito. Mina fut pris, garrotté et conduit à Silao, puis